

La Sœur Grise

J'AI laissé pour toujours la maison paternelle :
Mes jeunes sœurs pleuraient ; ma pauvre mère aussi
Oh ! qu'un regret tardif me rendrait criminelle !
Ne suis-je pas heureuse ici ?...

Ne m'abandonne pas, toi qui m'as appelée ;
Toi qui mourus pour nous, mon Dieu, je t'appartiens !
Et moi qui console et soutiens,
J'ai besoin d'être consolée !

Ignorante du monde avant de le quitter,
Je ne le hais point ; et peut-être
(Un mourant me l'a dit) j'aurais dû le connaître
Pour ne jamais le regretter.

Quand je me sens reprendre à sa joie éphémère.
Faible encor du dernier adieu,
J'embrasse ta croix, ô mon Dieu !
Je n'embrasserai plus ma mère.

Souvenirs de bonheur, que voulez-vous de moi ?
Que vous sert de troubler ma retraite profonde ?
Et qu'ai-je à faire avec le monde
Dont le nom seu., ici, doit me glacer d'effroi ?

Ici la charité remplit mes chastes heures,
Le malheureux bénit ma main qui le défend :
Je nourris l'orphelin d'espérances meilleures ;
Ta servante, ô mon Dieu, dans ces tristes demeures,
Est l'enfant du vieillard, la mère de l'enfant.

Et tandis que mes sœurs à de nouvelles fêtes
Vont peut-être se préparer,
Que des fleurs dont ma mère aimait à me parer
Elles ont couronné leurs têtes,
Moi, je veille et je prie... et ne dois point pleurer.

Oh ! de mes premiers jours images trop fidèles,
Mes songes quelquefois me rendent vos douceurs !
Ma bouche presse encor les lèvres maternelles,
Et même au bal joyeux je suis mes jeunes sœurs,
Le front ceint de roses comme elles.